

Pascale Pujol

L'Or
et
le Sel

le dilettante

L'Or et le Sel

DE LA MÊME AUTRICE

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Petits plats de résistance, roman, 2015

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Je vous embrasse, novella, Lunatique, 2018

Sanguines, nouvelles, Quadrature, 2017

Fragments d'un texto amoureux, nouvelles,
Quadrature, 2014

Pascale Pujol

L'Or et le Sel

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2023

ISBN 979-10-308-0094-4

Couverture : Camille Cazaubon

Emma

Vous savez que c'est la maison de ma grand-mère que vous achetez? Je l'interpelle en le regardant bien droit dans les yeux, d'un air de défi. Je l'ai rencontré il y a quelques jours seulement et depuis, j'ai la boule au ventre. Tout me déplaît en lui : ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il laisse en suspens. Ce type se croit déjà chez lui. Et surtout, depuis sa première visite, personne n'a osé lui dire les choses en face. Personne ne lui a expliqué qu'il allait s'approprier une bonne partie de mon enfance, fouler aux pieds mes souvenirs, déranger mes fantômes. Alors que rien de tout ça n'est à vendre. Depuis des semaines, il pérore

sur son projet et embrouille ma famille avec le détail de son financement. Il passe au débotté, s'installe dans le salon et discute affaires comme dans un club de chefs d'entreprise. Et encore ce matin : il jongle avec les mots *cash*, *pool* bancaire, actifs et nantissement, j'ai l'impression d'être encore en fac d'éco. Et tout ce blabla, toute cette esbroufe flatte et rassure ma famille qui n'y comprend rien.

Dès la première rencontre, c'était perdu d'avance : ils lui ont déroulé le tapis rouge, éblouis par sa poudre aux yeux et sa tchatche. J'étais loin, je n'ai pas vu venir le coup, mais à entendre ma mère roucouler au téléphone en parlant de lui, j'aurais dû m'alarmer. Je n'ai pas réagi à l'époque, parce que je n'avais aucun moyen de m'opposer à leur décision, mais aussi, pour être honnête, parce que le sujet ne m'intéressait qu'à moitié. J'étais centrée sur mes projets, nouveau boulot en vue, déménagement, vacances à programmer. J'étais partie trop loin et depuis trop longtemps. Et il a suffi que je remette les pieds ici pour que ça me tombe dessus, cette sensation de perte comme un abîme sans fin. Me séparer de la maison me rend malade, chaque jour je me réveille avec la nausée. Je sais bien que l'acheteur n'est qu'une partie du

problème, et qu'en choisir un autre n'aurait rien changé à ma désolation. Mais une maison de famille, ça ne se vend pas, un point c'est tout. Je le serine sur tous les tons, mais il faut croire qu'à trente ans, on me considère toujours comme une gamine dont l'avis n'a aucun intérêt.

Ils ont déployé une belle liste d'arguments pour se convaincre eux-mêmes de la nécessité de cette vente. C'est monté crescendo depuis trois ans, mais je n'y ai prêté qu'une oreille distraite, je ne me sentais pas si concernée que ça, je pensais que ça leur passerait. D'abord, les petites plaintes récurrentes sur les charges et l'entretien de plus en plus lourds. Puis l'évocation du risque croissant de travaux importants impossibles à assumer, comme si la maison était en ruine et menaçait de s'écrouler ! Après, il y a eu ce Noël hallucinant où toutes leurs conversations tournaient autour d'une calculatrice et aboutissaient à la même conclusion : personne n'était capable de racheter la part des autres. Le verdict est tombé, il fallait vendre, mais moi j'étais déjà repartie au moment de choisir des agences, de signer les mandats. Aujourd'hui, ils sont tous soulagés et excités. J'entends même qu'un nouveau propriétaire, c'est offrir un nouveau lustre à la maison, une nouvelle

vie. Et ça, pour moi, c'est l'argument le plus minable, le plus mesquin, le plus douloureux aussi, surtout quand on ajoute en me jetant un regard en biais, Grand-Mère aurait été d'accord.

Des solutions, il y en avait forcément d'autres, il aurait fallu se creuser la cervelle, envisager les choses sous un autre angle, avoir un projet commun. Réfléchir à des possibilités, des opportunités, être prêts à changer de vie, pourquoi pas? On aurait dû se bouger, et moi la première, mais ils avaient abdiqué depuis longtemps, il y avait désormais trop d'obstacles pour moi, trop d'inertie, j'ai préféré détourner le regard. Personne ne me le reprochait ouvertement, mais en m'éloignant, j'avais perdu toute légitimité, toute crédibilité, moi qui ne passais plus qu'en coup de vent. C'était peine perdue. Il ne me restait pas grand-chose pour me faire entendre, juste la capacité d'indignation d'une gamine de huit ans, quand l'injustice vous brûle la gorge et les yeux dans la cour de récré et que seule la rage peut prendre le relais. Maintenant que tout le monde s'apprête à signer ce satané papier avec le sourire, je me retrouve seule avec une émotion qui me dépasse, une émotion à la mesure des murs de forteresse de cette bâtisse immense. Alors j'interpelle

l'acheteur et ça sort comme ça, d'un coup, sans un bonjour, sans un sourire. C'est un baroud d'honneur, pour pouvoir regarder sans rougir la gamine que j'ai été, lui dire que je n'ai pas totalement abdiqué. L'homme s'interrompt, me fixe avec attention et m'adresse un sourire mi-charmeur mi-moqueur qui dit Hé! petite, il fallait peut-être y réfléchir avant, puis lâche J'en ai bien conscience, Mademoiselle, avant de reprendre le fil de la conversation comme si de rien n'était. Les yeux de ma mère lancent des flammes, mais elle évite mon regard. Le sujet est définitivement clos.

Je n'ai plus rien à faire ici, je dois repartir. Je ramasse mon sac, traverse la cour pavée, pousse la lourde grille d'entrée. Mais au lieu d'aller vers ma voiture, mes pas me portent à l'opposé, vers le poulailler. Ce n'est plus moi qui marche à grandes enjambées, c'est une petite fille triste et perdue qui veut être consolée. Le poulailler est vide depuis longtemps. Le grillage de clôture a été arraché et un grand figuier anarchique colonise la maison des poules, en partie détruite. L'arbre ombrage le lieu et ma main s'attarde dans le feuillage. La promesse des fruits est là, boules dures qui enflent lentement sous les feuilles

râpeuses et odorantes. Mais je ne les goûterai pas cette année, ni plus jamais d'ailleurs, gorgés de soleil et de sucre, lourds et poisseux, déjà confiture. J'en achèterai au marché comme tout le monde, et je bassinerai mes enfants, qui lèveront les yeux au ciel en soufflant, Il y avait des figues dans le jardin de votre arrière-grand-mère et je n'en ai jamais retrouvé d'aussi bonnes ailleurs. Qu'est-ce que je fais encore là ?

Et puis d'un coup, je me souviens. Nourrir les poules et ramasser les œufs était notre petit rituel. D'abord je remontais le sentier poussiéreux qui cheminait entre la maison de mes parents et celle de ma grand-mère. Arrivée dans la cuisine, je m'emparais du panier en osier tressé et du seau, rempli d'épluchures et de vieux pain, avant de partir à sa recherche. Car si elle n'était pas dans cette pièce, je la trouvais quelque part dans l'enfilade des salons du bas, à son bureau ou le plus souvent dans la gloriette, et je l'entraînais alors avec moi jusqu'au poulailler. Je trottais à ses côtés, jacassant pendant qu'elle ajustait un chapeau pour éviter la morsure du soleil, qui n'est ici jamais tendre, quelle que soit la saison. Elle ne se pressait jamais et moi je ne tenais pas en place, je courais en rond autour d'elle, excitée et bavarde,

j'avançais puis m'arrêtais pour l'attendre, ou bien je revenais sur mes pas pour lui prendre le coude, lui presser la main, me suspendre à son bras.

C'était déjà une aventure, un voyage en soi qui me semblait interminable, et pourtant aujourd'hui il me suffit de quelques pas. Là-bas, on saluait d'abord les poules une par une par leur nom, et j'étais loin d'imaginer à l'époque la raison pour laquelle elle se soumettait à ce petit rituel de la mémoire. Passé les salutations, on distribuait par poignées le contenu du seau. Puis, pendant que les poules caquetaient à qui mieux mieux, se disputant leur pitance, sa main guidait la mienne dans la paille tiède, avec délicatesse et fermeté, et peu à peu le panier s'alourdissait à mon bras. Le trajet du retour était plus lent encore, notre précieux fardeau tenu à deux mains me battant les tibias alors que ma grand-mère rapportait le seau vide. Quand, à treize ans, j'ai réalisé que ma main avait désormais la taille de la sienne, le jeu s'est arrêté d'un coup, la spontanéité de l'enfance stoppée par cette pudeur embarrassée de l'adolescence. Désormais elle y allait seule. Moi aussi de temps en temps, mais ça m'amusait moins. Puis les poules ont disparu l'une après l'autre sans être remplacées et ma grand-mère est morte. Qui a

ramassé le dernier œuf, et quand ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais aujourd'hui je regrette que cet instant soit dissous dans notre indifférence collective sans que personne ne soit capable de le remonter à la surface.

Demain je chercherai le panier en osier tressé dont j'avais, je dois bien l'avouer, oublié l'existence : je ne veux rien garder d'autre, mais si je le retrouve, je ne le laisserai à personne. J'abandonne à ma mère et à mes oncles la tâche ingrate de l'inventaire et du partage. Lister les meubles, les tapis, les bibelots, les lampes, la vaisselle et les cuivres, les tableaux, le linge et tout ce dont regorgent placards, penderies et armoires, sans parler de ce grenier plein à craquer où nous allons, enfants, jouer à nous faire peur avec mes cousines : il faudrait des semaines, et ils n'ont que quelques jours. Une image, une date, un souvenir derrière chaque objet. Garder, donner, vendre, jeter ? Débrouillez-vous ! Votre acquéreur se moque de tout cela, il veut une bâtisse vide, nue, une coquille à reformater à son idée. Même la longue table de ferme de la salle à manger, pourtant parfaite pour cette pièce, patinée à la cire, qui a accueilli tant de repas de fête, il a décliné avec un petit sourire amusé notre offre de la lui laisser.

Il n'achète pas une maison : il réalise une opération financière, il veut valoriser un actif, trouver une manière ingénieuse de gagner de l'argent avec.

Organiser des mariages, voilà donc l'idée futée qu'il a vendue à ses banques et qui le rend si sûr de son coup. Rien n'est laissé au hasard : la chapelle réhabilitée et consacrée pour les célébrations, la cour pavée pour le buffet sous de grandes tentes, quelques chambres d'hôtes de luxe réservées aux mariés et aux proches, et le vin de la propriété obligatoire au repas. Le curé du coin se frotte déjà les mains à l'idée de remplir son panier de quête : nul doute que les ribambelles de bourgeois qui vont défiler ici seront plus généreux que les quatre dernières bigotes du village. Des filles vont choisir de se marier ici, dans la maison de ma grand-mère, pour y passer ce qu'elles pensent être la plus belle journée de leur vie. Mais ce ne sera jamais pour elles qu'un simple décor, un souvenir qui s'estompera avec les années, au fil de l'amour qui tiédit. Des photos bien léchées fleuriront sur le compte de quelques instagrammeuses. Les belles-mères congratuleront les mères, non sans une pointe d'envie, pour avoir déniché un endroit si pittoresque, si charmant, tout à fait délicieux. Les pères et beaux-pères se

rengorgeront de la majesté du lieu comme si elle rehaussait leur propre valeur ou, du moins, attestait celle de leurs portefeuilles. Majesté du lieu qui n'empêchera pas les témoins du marié d'atterrir derrière la chapelle vers trois heures du matin, fin saouls, un cigare à la main, bruyants et un peu vulgaires, pour vomir leurs tripes.

Mais qui désormais prêtera l'oreille au mistral qui, s'engouffrant les jours d'hiver, siffle sous les volets, claque les portes et donne voix à mes fantômes ? Qui, à l'heure de la sieste, posera sa main sur les pierres chaudes, sans un chuchotis, sans hâte, pour ne pas déranger les lézards peureux ? Qui remarquera le jour qui s'égrène sur le cadran solaire de la cour ? Qui, dans l'ombre des mûriers platanes, prendra le temps d'observer le petit peuple de la mare, libellules, grenouilles et carpes ? Et qui ramassera les figes tombées au sol dans le vieux poulailler ?

Carole

L'acheteur s'est encore pointé juste après le repas, et ils l'ont invité à prendre le café dans la gloriette. La gloriette? Il a haussé un sourcil, imperceptiblement, esquissé un demi-sourire. Je me suis éclipsée après trois gorgées et quelques politesses : après tout, je ne suis pas si concernée par leurs affaires. La gloriette... à l'époque j'avais cherché la définition dans le dictionnaire et elle ne collait guère avec l'endroit, ce qui m'avait laissée perplexe. Pourtant j'ai fini moi aussi par me résoudre à l'appeler ainsi, comme tout le monde. Allez chercher votre grand-mère dans la gloriette, les filles. Car ce petit salon douillet

avec sa cheminée, c'était d'abord le territoire privilégié de ma belle-mère, dès le matin quand le soleil y entraît à flots. Du coup, je n'ai jamais osé demander d'où sortait ce nom. De quoi aurais-je eu l'air avec mon incrédulité et mon dictionnaire, à vouloir donner des leçons? Ce n'est pas si facile que ça d'entrer dans une famille, d'y faire sa place, de s'y sentir légitime. Il faut souvent un sésame, un code, un geste partagé, une habitude. Alors, va pour la gloriette.

On la traversait souvent, cette gloriette, surtout pendant les vacances d'hiver pour éviter de passer par la cour glacée de mistral, le matin quand on rejoignait la cuisine et le soir pour remonter dans notre chambre, qui se trouvait juste au-dessus. Les menottes potelées des filles s'attardaient sur les couvercles des théières anglaises et les bibelots délicats, et moi Attention à ne rien renverser! Le chat, lové sur un châle abandonné sur un des fauteuils, nous regardait passer d'un air matois. L'aînée se glissait à côté de lui, ses bras en berceau pour l'envelopper, la cadette à genoux devant le fauteuil, le nez presque enfoui dans le ventre soyeux, et les deux en chœur Oh minou minou minou! Il consentait à leurs caresses d'un air suffisant, ronronnait en cabotin en roulant

sur le dos, pattes en l'air, les yeux mi-clos, avant de se rétablir sur le ventre sans préavis d'un vif mouvement d'échine. Alors il bâillait et s'étirait, d'un coup lassé des cajoleries, la queue battant la mesure de plus en plus vite, pressé de nous voir décamper.

La gloriette est un lieu douillet, plein de charme, joliment meublé et décoré, en théorie propice à la lecture et à la rêverie. Mais en plus de vingt ans, malgré des tentatives réitérées, je n'ai jamais pu m'y abandonner vraiment à la lecture. Car l'endroit était un peu hypnotique, comme hanté, habité par une présence. Je ne crois pas aux histoires de fantômes et pourtant, il m'a toujours semblé que si la maison en comptait un, il était tapi ici plutôt que dans le grenier. Les pages s'y tournaient avec une lenteur lourde et molle. Les pensées y tournoyaient, cotonneuses et inquiètes, comme sous cloche, sans jamais ni s'épanouir ni s'enfuir. Le chat, surgi d'on ne sait où, m'y refusait à coup sûr le meilleur fauteuil et suivait le moindre de mes mouvements d'un air réprobateur. Si je m'approchais d'un objet pour le déplacer ou même juste l'examiner, il sautait sur la table ou la desserte et venait se frotter à moi, s'interposant par de vigoureux coups de tête,

fausses caresses dont je n'étais pas dupe. Ces familiarités soudaines visaient surtout à m'éloigner, à me repousser hors de son territoire. Un sentiment désagréable – la sensation d'être épiée, jugée – ou la crainte qu'il ne renversât quelque chose, peut-être à dessein, me forçait presque toujours à battre en retraite au bout de quelques minutes. Je n'ai jamais eu de passion pour les chats et la rouerie de celui-ci atteignait des sommets : de ses miaulements désespérés, il était capable de s'attirer les bonnes grâces de la famille entière, et surtout plusieurs gamelles d'affilée, avant de partir chasser des souris dont il croquait la tête et abandonnait les dépouilles un peu partout dans la cour.

De manière curieuse, la gloriote ne perdait pour moi son caractère hostile qu'en hiver, entre chien et loup, avec un feu ronflant. À l'heure du thé, elle redevenait un petit salon inoffensif, *cosy*, où l'on prenait de copieux goûters en jouant à l'un des jeux de société dont on retrouvait chaque année les vieilles boîtes. On papotait à mi-voix, on écoutait la radio en sourdine, on feuilletait des albums de photos, on décorait le sapin. Après le dîner, on sirotait une tisane en tailleur sur le canapé. Les filles se serraient entre